

## PROLOGUE

---

*Avril 1912*

Torun Ekman se glissa hâtivement dans la file qui serpentait, mue par une inquiétude partagée, devant le kiosque à journaux de la place Stureplan, à Stockholm, une pièce de cinq öres nichée au creux de sa paume. L'homme qui la précédait secoua la tête pour la troisième, peut-être même pour la quatrième fois. Sans même en voir les traits, Torun savait que son visage était marqué par l'incrédulité. Même elle, une éditrice aguerrie, crayon toujours en main et, bien souvent, un autre calé derrière l'oreille, aurait eu peine à trouver des mots plus justes pour capturer l'atmosphère qui enveloppait la ville en cette fraîche matinée d'avril. Si la une du jour disait vrai, et que Dieu les en préserve, le deuil lui succéderait. L'enthousiasme qui régnait à l'approche des Jeux olympiques prévus dans le tout nouveau stade de Stockholm, lui, s'était déjà envolé.

Et pourtant, l'espoir n'avait pas tout à fait déserté les cœurs. Les journaux de la veille affirmaient que quatre navires supplémentaires avaient permis de secourir tous les passagers. Torun s'était figée à cette lecture. Tous les passagers ? D'un navire d'une telle envergure ? En plein cœur de l'Atlantique ? Elle avait été aussi frappée que quiconque par l'illustration de cet artiste, qui révélait combien le RMS *Titanic* rivalisait en taille avec le palais royal de Stockholm. Le paquebot était à la fois plus haut et beaucoup plus long. Il était également insubmersible, disait-on. Tous sauvés, donc ? Voilà qui était peu probable.

Torun déposa sa pièce sur le comptoir et se servit dans la pile de *Dagens Nyheter*. D'ordinaire, elle glissait simplement le journal sous son bras, mais ce matin-là, il lui fallait s'arrêter quelque part pour le lire au plus vite. La dernière fois qu'elle avait voulu parcourir la une tout en se rendant aux bureaux de la maison d'édition P. A. Norstedt & Söner, elle avait bien failli se jeter sous un tramway. Ç'avait été la main promptement tendue d'un autre passant qui l'avait sauvée d'une mort prématurée. Son décès, au moins, aurait été aussi rapide qu'inopiné. Les bonnes gens à bord du *Titanic*, elles, avaient bien dû comprendre ce qui les attendrait dans l'obscurité de la mer glaciale.

Ravalant l'émotion qui lui nouait la gorge, Torun traversa la rue Sturegatan pour rejoindre le parc Humlegården. Même s'il y avait là bon nombre de bancs, elle déplorait que la Bibliothèque nationale ne fût pas encore ouverte. Un peu de chaleur n'aurait pas été de refus.

Elle entama sa lecture. Un seul des quatre navires venus à leur secours avait atteint l'épave à temps pour repêcher des survivants en mer. La moitié des deux mille passagers étaient présumés morts. Ce nombre comprenait sans doute certains des quelque cent Suédois recensés à bord. Peut-être comprenait-il même des Stockholmois venus flâner ici, dans ce parc, pas plus tard que la semaine dernière. Peut-être comprenait-il un enfant. Les lettres se brouillèrent, et le journal glissa de ses genoux. Torun plongea une main sous son manteau et vint la déposer sur son ventre.

Comment pouvait-elle pleurer un enfant inconnu tout en songeant à se séparer du sien ? Cette question, au moins, s'accompagnait d'une réponse simple. Son enfant n'avait jamais été destiné à naître. Elle n'avait jamais voulu d'enfant et ne se sentait dotée d'aucune once d'instinct maternel. Alors, ne serait-ce pas leur faire du tort, à tous les deux ?

Le père de son enfant n'avait été qu'un navire voguant au large, par une nuit d'hiver – ou sept, plus exactement.

C'était un journaliste au visage aimable et aux idées bien arrêtées, qui avait omis, ou bien s'était gardé de mentionner, ses vœux de mariage. D'un pragmatisme démesuré, Torun s'était convaincue qu'elle n'en avait cure. La plupart des hommes étaient de moralité douteuse, et un individu d'une aussi mauvaise trempe ne méritait pas une minute de son attention. Ce ne fut que plusieurs semaines après lui avoir asséné une gifle qu'elle comprit que le navire lui avait laissé une cargaison.

Torun n'avait confié son malheur à personne. Pas même à sa sœur aînée, Ottilia, ni à ses amies les plus chères, Märta, Beda, Karolina et Margareta. Toutes savaient ce qu'il en coûtait. L'avortement était dangereux et, avant tout, illégal. Elle risquait jusqu'à un an de travaux forcés, à supposer qu'elle y survive. Dans les cas les plus sordides, on charcutait les femmes avec des instruments aussi sales qu'émoussés, et on les laissait mourir, vidées de leur sang ou rongées par une infection. Mais comment trouvait-on un praticien réputé pour une intervention illégale ?

Une larme tomba de sa pommette alors qu'elle ramassait le journal maintenant détrempé, venu se coucher sur un carré de neige persistante. En ce jour où l'on excuserait les pleurs, Torun pouvait bien se marquer du fer de sa propre blessure. De quel droit pouvait-elle ôter la vie à son propre enfant, lorsque tant d'autres avaient disparu dans les flots ? Peut-être leurs mères avaient-elles péri, elles aussi. Ou, pis encore : peut-être avaient-elles survécu. Comment vivait-on avec une telle culpabilité ?

Des années durant, elle avait nourri de la rancune envers sa cadette, Victoria, qu'elle tenait pour responsable de la mort de leur mère à sa naissance. Victoria s'en sentait-elle coupable ? Jusqu'à maintenant, Torun ne s'était jamais posé la question. L'impulsive Victoria, d'une beauté à couper le souffle, n'avait certainement jamais laissé entrevoir le moindre signe de repentir. Et, elle non plus, Torun le

comprenait désormais, n'avait pas à porter ce poids. Quelle effroyable hypocrite cela faisait d'elle, d'avoir jadis blâmé un nourrisson qui, par inadvertance, avait causé la mort de sa mère tout en s'efforçant aujourd'hui de justifier qu'une mère sensée pût, en toute conscience, décider de mettre fin à la vie qu'elle portait en elle !

Une nouvelle larme coula. À présent, elle savait. Torun comprenait enfin qu'elle ne pourrait vivre avec cette culpabilité. Elle n'était ni sans toit, ni affamée, ni désœuvrée. Rien, en somme, ne l'empêchait d'offrir un foyer à cet enfant, sans oublier la ribambelle de tantes affectueuses, et un grand-père au cœur tendre, tous disposés à l'accueillir.

Mais au tréfonds de son cœur, Torun savait tout aussi bien qu'elle n'était pas une mère. Or, tout enfant avait besoin de la sienne.

*30 septembre 1913*

Märta Eriksson s'éclipsa par l'entrée du personnel, dissimulée à l'arrière de l'emblématique magasin Nordiska Kompaniet de la place Stureplan. Elle esquissa un sourire, amusée par l'absurdité de son enthousiasme. En vérité, rien n'avait changé. Depuis plus de neuf ans, elle officiait au rayon Gants pour dames, et y tiendrait encore le même comptoir, au rez-de-chaussée, deux années durant. Et pourtant, l'idée que Kompaniet s'apprêtait à regrouper toutes ses boutiques de Stockholm dans un seul édifice flambant neuf suffisait presque à lui arracher une larme. Sur un coup de tête, elle traversa Birger Jarlsgatan et s'avança jusqu'au centre de la place pavée pour contempler ce bâtiment, encore si caractéristique. Ses deux tourelles et sa pierre finement sculptée rendaient un noble hommage à une époque où les fioritures traduisaient la puissance, la richesse et l'essor de toute une ville. À présent, la tour et le dôme cuivrés, si reconnaissables, semblaient davantage appartenir au siècle dernier qu'ils ne l'avaient paru la semaine passée. Qu'avait donc dit Josef Sachs aujourd'hui ? « Demain verra l'aube d'un nouveau chapitre de notre histoire. » Et nul ne doutait que l'avenir confirmerait ses paroles. Cet homme était digne d'une confiance à toute épreuve.

Märta s'engagea sur Biblioteksgatan, le pas léger. Elle estimait grandement Josef Sachs. En vérité, elle nourrissait un profond respect pour celui qui, à l'âge honorable de quarante ans, était devenu l'unique propriétaire du plus

prestigieux grand magasin de Stockholm. Lui, qui était capable de saluer la plupart de ses cinq cents employés par leur nom, qui croyait fermement que tout employeur se devait d'offrir à son personnel l'accès à des soins médicaux gratuits et à un plan de retraite et qui, avant tout, mettait en pratique ses convictions. Le principal avantage à travailler pour M. Sachs, songea Märta en traversant la place Norrmalmstorg, était sa conviction que les femmes mariées pouvaient conserver leur poste. Si seulement le gouvernement pouvait, lui aussi, reconnaître les femmes comme des êtres à part entière, et non comme la propriété de leur mari. Car qu'étaient-elles, sinon cela ? Elles perdaient leur indépendance et, pire encore, leur majorité civile, à l'instant même où elles articulaient « Oui, je le veux ». Et si seulement elle parvenait à faire entendre à Wilhelm que son refus de l'épouser ne signifiait nullement qu'elle l'aimait moins, sa vie frôlerait cette forme de perfection dont elle osait à peine rêver. Un homme allemand avait son orgueil, elle le comprenait parfaitement, tout comme chaque femme suédoise avait le sien. Pourtant, la vie aurait été tout de même plus simple si elle avait pu lui dire, en toute sincérité, qu'elle se verrait privée de travail et de revenu s'ils décidaient de se marier maintenant. Mais Wilhelm connaissait les politiques de Kompaniet aussi bien qu'elle. Et pour cause : il officiait lui-même au rayon Bagages. Märta accéléra le pas, le front froissé par l'inquiétude.

\*\*\*

Arrivant de l'île de Riddarholmen, sur l'extérieur du cœur de la ville, Torun remontait Tryckerigatan en direction de la place Birger Jarls, aussi vite que le lui permettait sa jambe gauche boiteuse. De l'autre côté de l'étendue pavée, l'église de Riddarholmen – qu'elle tenait pour la dernière abbaye médiévale de Stockholm, et dont elle savait, avec certitude, qu'elle abritait les sépultures de la plupart des

rois de Suède – trônait sur son esplanade. Sa fameuse flèche en fonte s'élançait, prête à percer le ciel d'indigo. L'heure bleue, ce moment suspendu où le jour cède doucement place à la nuit, était son instant favori de la journée. Stockholm pouvait sans conteste se targuer de sa beauté à toute heure du jour, mais son panorama de toits cuivrés n'était jamais aussi ravissant qu'à l'heure où le ciel se faisait encre. De son observatoire légèrement surélevé, elle pouvait embrasser d'un regard la petite île sur laquelle elle se trouvait et, plus loin, Gamla Stan, qui était cinq fois plus vaste.

Torun consulta sa toute nouvelle montre-bracelet – un présent qu'elle s'était offert, pour la simple raison qu'il lui en fallait une. Elle avait réussi à quitter son bureau plus tôt, mais il lui fallait désormais hâter le pas. Elle traversa le pont de Riddarholmen avec empressement, remonta la rue vers le palais royal, puis franchit le pont Norrbro pour rejoindre le continent. Sur l'autre rive, les lumières vives du Grand Hôtel promettaient un accueil chaleureux.

Allongeant le pas, Torun laissa derrière elle l'Opéra royal et rejoignit sa bonne amie, Beda Johansson, une mathématicienne née, dotée d'un esprit aussi affûté que son cœur était généreux, et avec qui elle partageait, non sans joie, un modeste appartement de deux pièces. Fidèle à leur habitude, celle-ci l'attendait au pied de la statue de Charles XII, dans le parc de Kungsträdgården, et lui adressa un salut plein d'entrain.

— Encore un instant, et je te croyais retenue pour de bon.

— Ce n'est pas passé loin. Je vais devoir me lever aux aurores pour terminer la correction d'un manuscrit que j'ai promis d'ici l'heure du déjeuner. Mais ce film vaut bien un réveil difficile. Les critiques sont excellentes.

— Tant mieux. Je ne suis pas vraiment d'humeur à subir un désastre mal ficelé.

— Philistine ! la réprimanda gentiment Torun. Un peu de culture historique ne te ferait pas de mal.

— Tout comme un bon ragoût et une bonne nuit de sommeil. Je ne suis plus toute jeune.

— Tu es une fringante trentenaire, pas une vieille dame de quatre-vingt-dix ans. Et puis, on a fait une promesse à Märta.

— Tu as raison.

Elles s'engagèrent à travers les allées du parc. Leurs bottines automnales, boutonnées avec soin, leur offraient une protection suffisante contre les caprices du ciel, pourvu qu'elles ne ralentissent pas. L'air du soir s'était rafraîchi, bien que pas encore assez froid pour figer les fines flaques qui mouchetaient le chemin. Les feuilles mordorées s'attardaient encore sur les tilleuls et les peupliers, mais il ne faudrait guère plus que quelques bourrasques bien senties pour les voir tournoyer jusqu'au sol. *Un coup de vent, songea Torun, ou bien agitation inévitablement prévue pour le lendemain.*

Elles contournèrent le Blanch's Café et saluèrent Märta, postée de l'autre côté de Hamngatan.

— Ouvrez grand les yeux, mesdames, lança cette dernière en guise de salutation. Ceci est notre dernière chance d'admirer le palais Sparreska.

Elle tendit le bras vers l'édifice de 1670, initialement destiné à accueillir la famille aristocratique Sparre, dans une élégante résidence constituée d'un bâtiment principal, encadré de deux ailes dotées de plusieurs étages. Celles-ci avaient depuis longtemps été converties en appartements, et voilà vingt-cinq ans que le corps central de la résidence accueillait le célèbre théâtre de variétés Sveasalen. Depuis un an à peine, le cinéma Röda Kvarn y avait également élu domicile.

Beda toisa le bâtiment avec insistance.

— À la place de la direction du Röda Kvarn, je serais fort contrariée. Être sommé d'emménager puis de quitter les lieux en moins de deux ans, voilà qui frôle le désastre économique.



— Ainsi parle la directrice des achats, commenta Torun d'un ton faussement solennel. Dieu merci, le Grand Hôtel demeurera à sa place.

Beda donna à Torun un léger coup de coude sans même détourner le regard.

— Allons, gloussa Märta, le film commence dans dix minutes. L'orchestre doit déjà accorder ses instruments.

Elles gravirent ensemble le flanc gauche de l'escalier impérial. Torun salua d'un hochement de tête la statue de Mère Svea fièrement juchée sur un lion, exposée entre les deux portes d'entrée. Derrière la tête de la guerrière tournoyait l'émblématique moulin rouge du Röda Kvarn, constellé de petites ampoules électriques.

— Je me demande ce qu'il adviendra d'elle, et de toutes ces familles qui ont vécu entre ces murs.

— Je n'ose y songer, répondit Beda. Cependant, il y a une certaine ironie à projeter *Les Derniers Jours de Pompéi* avant de clore ceux du Röda Kvarn.

— Bah ! lança Märta. J'ai une confiance absolue en M. Sachs. Il fera de ce lieu quelque chose de splendide, vous verrez !